



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Lucien

Divisé En Deux Parties

Lucianus <Samosatensis>

Amsterdam, 1597 [erschienen] 1697

L'Asne de Lucien

urn:nbn:de:hbz:466:1-45093

L'ASNE DE LUCIEN.

L' Auteur feint qu' allant en Thessalie, il logea chez une Magicienn^e, qui se changea en oiseau pour aller trouver un Amant : mais comme on en vouloit faire autant de luy, on prit une boete pour l'autre, & on le changea en Asne : D'où il prend occasion de conter les diverses aventures qui luy arrivoient, jusqu'à ce qu'il reprit sa premiere forme Apulée a dérober ce sujet, mais il l'a étendu plus au long.

COMME j'allois à Hypate en Thessalie, pour quelques affaires, je rencontray en chemin plusieurs habitans du lieu, de qui j'appris qu'un nommé Hiparque, chez qui je devois loger, estoit un homme fort riche; mais fort avare, qui n'avoit qu'une servante, & vivoit fort mesquinement. Lors que je fus arrivé à son logis, ayant pris congé de ma compagnie, je frapay à la porte, & la femme me vint ouvrir, après m'avoit fait longtemps atandre, & me demanda ce que je voulois. Je luy répondis que j'apportoies des lettres à son mary, d'un de ses amis de Patare. Elle rentra aussi tôt, après avoir refermé la porte, puis me revint dire, que je serois le bien venu. Je les trouvay en arrivant, qui commençoient à souper, estans tous deux couchés sur un petit liét, * avec une table devant eux; mais ils faisoient fort mauvaise chere; car je ne vis rien sur la table. Lors qu' Hiparque eut leu mes lettres, il s'écria que le Philosophe Decrian estoit un galant-homme de luy adresser ses amis. Que le logis estoit petit, comme je voyois, mais qu'il estoit à mon service, & que ma presence le rendoit plus illustre. Alors, apellant sa servante, Prenez les hardes de Monsieur, dit-il, & le menez dans une chambre, & de là au bain; car il doit estre las, après le chemin qu'il

* *Costume
ancienne.*

a fait. Elle me mena donc en une petite chambre fort propre, & me montrant le liét: C'est là, dit elle, que vous coucherez, & j'en dresseray un autre en ce coin pour vôtre valet. De là j'alay au bain, après avoir donné de l'argent à la servante, afin d'acheter de l'orge pour mon cheval. Au retour, mon hôte me pria de me mettre à table. Le festin ne fut pas fort magnifique, mais il y avoit de bon vin vieux, dont nous fîmes carouffe après souper; & puis je m'alay coucher, après nous estre entretenus de diverses choses, comme on a de coûtume en ces rencontres. Le lendemain il me demanda où j'allois, & si je faisois estat de demeurer-là; Je luy répondis que non, & que je voulois aler pour quatre ou cinq jours à Larisse, quoyque mon dessein en effet fût de demeurer quelque tems à Hypate, pour voir si j'y pourrois rencontrer une Magicienne, comme on dit qu'il y en a plusieurs, qui me fît voir quelque événement extraordinaire. Dans cette resolution, je me promenois par la ville, lors que je rencontray une femme assez bien faite, qui paroissoit de condition à son train & à son habit. Elle me demanda qui j'estois, & comme elle l'eut appris, elle s'écria que j'estois fils d'une de ses meilleures amies, dont elle n'aymoit pas moins les enfans que les siens propres, & que j'avois grand tort de n'estre pas venu descendre chez elle; mais que tout de ce pas elle m'y vouloit mener. Je luy fis mes excuses, & luy dis que je ne pouvois pas honêtement quitter mon hôte, qui m'avoit si bien receu; mais qu'il n'auroit que mon corps, & qu'elle auroit mon esprit. Comment, reprit-elle, estez-vous logé chez ce vilain avaricieux d'Hiparque? Ne luy dites point d'injures, luy dis-je après m'avoir si bien traité. * Alors souïriant, elle me dit à l'oreille, que je prisse bien garde à ne point faire amitié avec sa femme, qui estoit une des plus grandes Magiciennes du pays, qui changeoit les uns en bettes, & tuoit les autres, lors qu'ils ne vouloient pas faire sa volonté. Qu'elle estoit de complexion fort

* C'est une
raillerie.

fort

fort amoureuse, & que ma jeunesse jointe à la qualité d'étranger, lui donneroient assez de prise sur moy. Alors, tout ravy d'avoir rencontré ce que je cherchois; je pris brusquement congé d'elle, & me retiray en hâte au logis, rêvant aux moyens que je tiendrois pour venir à bout de mon dessein, & faisant estat de gagner la servante, qui estoit fort jolie, & qui sçavoit sans doute les secrets de sa maîtresse. Car d'entreprendre sur la femme de mon hôte, c'eût esté à mon avis, violer le droit d'hospitalité. En arrivant, je trouvay, par bon-heur, la servante seule qui aprétoit à souper, & commençay à la cajoler sur la grace qu'elle avoit à faire la cuisine; A quoy elle me répondit, assez plaisamment, qu'elle n'avoit pas moins bonne grace au lit qu'à la table. Tout surpris de cette responce, je m'apochay pour la caresser; mais elle me dit en se retirant, que je ne m'apochasse pas trop près, si je n'avois envie de me brûler. Car si elle m'avoit touché seulement du bout du doigt, elle me mettroit tout en feu; & que les Charlatans ne vendoient point d'onguent pour guerir cette brûlure. Comme je riois de la gentillesse de ses reparties, & que je l'apellois belle Cuisiniere, Vous ne sçavez pas, dit-elle, quelle Cuisiniere je suis; car si je veus, je vous accommoderay de toutes pieces, & vous hacheray menu comme chair en pâté. Je luy respondis, qu'elle m'avoit desja mis en capilotade, & que je pensois estre sur le réchauf, tant je sentoie de chaleur. Elle s'éclata de rire à cette responce, & me dit qu'elle estoit grande Magicienne, & que si elle m'avoit une fois charmé, elle pourroit après cela me jeter des pierres, que je ne voudrois pas m'enfuir. Je luy repartis, que je sentoie desja l'effort de ses charmes, & que je ne la pouvois quitter. Après quelque contestation, à la fin nous tombâmes d'accord, & elle me promit de venir dans ma chambre, quand sa maîtresse seroit couchée. Comme son maître fut de retour, & que nous eûmes soupé, je me retiray, après quelques santez, fei-

feigna
ma ch
lit tou
avoit
Si tôt
trouve
nous p
prémi
sçais a
lestre,
m'ait
bat, e
ouvert
où ch
nous r
de plai
le suj
prend
grand
n'eût b
se. El
tier qu
c'esto
Mais
d'Hip
que a
dire q
curios
oiseau
courag
La nu
de sa c
maître
dans u
quelq
En sui
s'huila
instan
couvri

feignant d'avoir envie de dormir. En entrant dans ma chambre, je trouvay la collation prête, & mon lit tout semé de roses, déliées ou par bouquets. On avoit même transporté ailleurs celui de mon valet. Si tôt qu'elle eut couché sa maîtresse, elle me vint trouver, & nous nous mîmes à faire collation, & à nous porter force santez & force baisers, & goûter les prémices de l'amour. On verra bien tôt, dit elle, si tu sçais aussi bien faire que dire; car je m'apelle Palestre, * & n'ay point encore trouvé d'Athlète qui m'ait vaincuë à la lûte. Comme j'eus accepté le combat, elle se deshaille, & me dit que le champ estoit ouvert à ma valeur. † Après quelques tours d'escrime, où chacun tâcha de montrer ce qu'il sçavoit faire, nous remîmes la partie au lendemain; & je pris tant de plaisir à ce petit exercice, que j'en oubliai presque le sujet de mon voyage. A la fin je la priay de m'apprendre quelque secret de son art, puisqu'elle estoit si grande Magicienne, & qu'il estoit impossible qu'elle n'eût beaucoup profité sous une si sçavante maîtresse. Elle me jura qu'elle ne sçavoit point d'autre métier que celui que la Nature luy avoit appris, & que c'estoit là le charme dont elle avoit entendu parler. Mais elle me promit de me faire voir la femme d'Hiparque, lors qu'elle se métamorphoseroit en quelque animal. Quelques jours après elle me vint dire que l'occasion se presentoit de contenter ma curiosité, & que sa maîtresse se devoit changer en oiseau, pour aler trouver son galant. Que j'eusse bon courage, & qu'elle me la montreroit en cét estat. La nuit venuë, elle me mène sans bruit, à la porte de sa chambre, où regardant par une fente, je vis sa maîtresse toute nuë, qui j'étoit deux grains d'encens dans une lampe alumée, & murmuroit tout bas quelques paroles; ce qui dura assez long-tems. En suite, tirant une fiole de son armoire, elle s'huila par tout jusqu'au bout des ongles, & en un instant fut transformée en hibou; car son corps se couvrit de plumes, son nez se courba en bec, ses bras

* *Lute.*† *Il y a icy une page de saletez re-tranchée.*

bras s'allongerent en aîles, & elle s'envola par la fenestre avec un grand cry. Je fus si surpris de cette merveille, que je faillis à tomber de mon haut, doutant si je songeois, ou si j'estois éveillé, tant qu'à la fin revenu à moy, je conjurai ma nouvelle maîtresse de me vouloir transformer de même, pour voir ce qu'on devenoit en cet estat, & si l'on conservoit encore son jugement. Elle entre aussi-tôt dans la chambre, ne me pouvant rien refuser, & m'apporte une petite bouteille, dont je ne m'e fus pas plutôt huilé, qu'au lieu de plumes, tout mon corps fut couvert de poil, mon visage & mes oreilles s'allongerent, mes doigts se durcirent en corne, & il me sortit par derriere une longue queue; de sorte que me regardant au miroir, je trouvay que j'estois un Asne. La fille étonnée aussi bien que moy, d'un si étrange accident, commence à se fraper l'estomac, & à s'arracher les cheveux, & s'écrie qu'elle avoit pris une fiole pour l'autre, deceüe par la ressemblance, à cause qu'il y en avoit plusieurs dans l'armoire, mais que je patientasse jusqu'au lendemain, & qu'elle m'iroit acheter des roses; dont je n'aurois pas plutôt goûté, que je reprendrois ma premiere forme. En disant cela, elle me passoit la main sur le dos, & me manioit les oreilles, comme on fait à cet animal quand on le veut caresser. Cependant, sous la figure d'une beste, je conservois le sens d'un homme, & entendois tout ce qu'on disoit, mais je ne pouvois m'expliquer; & comme j'ouvris la bouche pour me plaindre, je commençay à braire, au lieu de former des paroles. Cela me rendit si honteux, que je m'en allay baissant la tête droit à l'écurie, me coucher auprès de mon cheval, & du baudet de mon hôte, qui me receurent à grands coups de pié, au lieu de me faire place, tant ils avoient peur que je ne vinsse manger leur foin. Je me retiray donc en un petit coin, fort mal satisfait de leur reception, & bien resolu de m'en venger le lendemain. C'est alors que faisant reflexion tout à loisir, sur le triste estat où j'estois,

j'estois
à recô

U

Si par
rencon
qu'autr
ge que
percer l
main,
tout ce
ils me
chassan
détour
tes de b
ne puis
mais on
tois à m
le dos,
n'estois
à chaq
baton.
César
parole
reste;
par les v
solus de
puisqu
qu'on
tre en
meau d
& rand
na quel
goûter
voyant
pour al
prendre
trouvay
son me
T

j'estois, je commençay à condamner ma curiosité, & à reconnoître,

Qu'il n'est rien qui punisse

Un homme vicieux, comme son propre vice.

Si par hazard, disoy-je en moy-même j'allois estre rencontré en cét estat par quelque loup, ou quelque autre beste farouche, je joüerois bien le personnage que je represente. Sur ces entrefaites, j'entens percer la paroy, & vois entrer des voleurs l'épée à la main, qui après avoir lié ceux du logis, pillerent tout ce qui estoit dedans, & en firent des balots, dont ils me chargerent avec mes compagnons, & nous chassans devant eux, gagnerent la porte par des ruës détournées, & de là des montagnes voisines couvertes de bois, où ils arriverent sur le point du jour. Je ne puis dire le mal que souffroient mes camarades; mais on ne sçauroit exprimer la douleur que je sentoits à marcher sur les cailloux, avec une charge sur le dos, moy qui estois un asne de bonne maison, qui n'estois pas acoustumé à la fatigue. Je bronchois donc à chaque pas; mais on me faisoit relever à coups de baton. En cette extrémité je voulus m'écrier, ô César! pour implorer le secours du Prince; mais la parole me manqua sur l'O, & je ne pus achever le reste; si bien que cela ne servit qu'à me faire bâtre par les voleurs, que je trahissois par mon cry. Je résolus donc de continuër paisiblement mon chemin, puisque je reüssissois si mal à me plaindre, outre qu'on nous emmusela pour nous empêcher de parler en alain. Sur le midy nous arrivâmes à un hameau de cõnoissance, où nous fûmes fort bien receus; & tandis que nos maîtres dînoient, on nous donna quelque poignée d'orge; mais je n'en pus jamais goûter, parce que je n'y estois pas acoustumé; & voyant le jardin ouvert, je m'y jétay à corps perdu, pour aller manger des roses qui paroissoient, & reprendre ma premiere forme. Mais en arrivant, je trouvay que c'estoit un laurier-rose, qui est un poison mortel aux asnes & aux chevaux. Cependant,

comme je mangeois quelque salade pour me rafraichir, le Jardinier arrive avec le bâton à la main, & m'en donne quelques coups; mais je tournay le derriere si à propos, que je le jétay à la renverse d'un coup de pié à l'estomac. De là je pris le chemin des montagnes; & luy de crier qu'on lachât les chieus après moy; ce qui m'obligea de regagner en hâte mon écurie, pour éviter la rencontre des grands vilains dogues, qu'on faisoit combatre contre des ours; mais je ne laissay pas en arrivant de recevoir quelques coups de bâton du Jardinier, pour payement de sa salade; ce qui fit que je la luy rendis au nez. Lors que nos maîtres eurent diné, on nous remit nôtre charge pour continuër nôtre chemin, & par malheur la plus grosse m'écheut en partage, dequoy desesperé je déliberois de me coucher là pour me faire décharger, lors que l'autre baudet qui avoit peut-estre le même dessein, s'estant laissé cheoir; comme on le voulut relever, & qu'on vit qu'il n'en vouloit rien faire, on luy coupa les jarrets & on le jéta en bas des rochers; ce qui me fit sage aux dépens d'autruy. Je commençay donc à doubler le pas, quoy qu'on partageât encore sa charge entre le cheval & moy; ce qui me faisoit crever de dépit. Mais voyant que tout reüssissoit à contre-pié, je relolus désormais de porter mon mal en patience, & me hâtay d'aler sur l'esperance de trouver des roses au gîte, qui n'estoit pas loin. Nous y arrivâmes avant la nuit, & trouvâmes en arrivant une vieille, assise près d'un bon feu, qui nous ayda à nous décharger, & serra tous ce que nous avions aporté. Les voleurs luy demanderent pourquoy elle estoit ainsi assise les bras croisez, sans leur apréter à manger; mais elle dit que tout estoit prest, & qu'ils boiroient d'excellent vin, & mangeroient de la venaison. Ils se deshabilèrent donc, & s'huilèrent près du feu, puis s'estans lavez avec de l'eau chaude, se mirent à table. Sur ces entrefaites, il en arriva encore d'autres avec quantité de beaux meubles, & de vaisselle d'or & d'argent,

qu'ils

qu'ils remirent entre les mains de la vieille, puis s'affirent à table auprès de leurs camarades. Pendant le repas, qui fut assez long & plantureux, ils s'entretenirent de tout ce que peuvent dire des voleurs, après avoir fait un beau coup. Cependant, le cheval & moy estions âtachés au ratelier, où je faisois tres-mauvaise chere. Mais lors que la vieille se fut retirée, je mangeay un morceau de pain que je luy avois escroqué. Le lendemain ils partirent tous ensemble, laissant un d'entr'eux au logis avec elle, ce qui me faisoit enragger; car si elle eût esté toute seule, je me fusse sauvé aisément; mais c'estoit un jeune homme robuste & vigoureux qui avoit l'épée au côté, & j'étoit de tems en tems des regards de travers sur la porte qu'il avoit fermée. Trois jours après les voleurs revindrent sur le minuit avec une belle fille qu'ils avoient prise, qui pleuroit & se desespéroit, sans vouloir ni boire ni manger; ce qui me tiroit des larmes de compassion. Sur le point du jour quelques espions rapporterent qu'il passeroit bien-tôt un étranger avec grand équipage; si bien qu'ils se leverent de table en tumulte, & s'armerent, puis sortirent en foule, emmenans avec eux le cheval & moy, après avoir laissé en garde la fille à la vieille. Je n'alois qu'à coups de bâton, croyant qu'on me menoit au combat; mais lors que nous fûmes arrivez sur le grand chemin, l'étranger fut incontinent dévalisé, & l'on nous chargea de ce qu'il avoit de meilleur, laissant le reste caché dans le bois. Cependant, comme on nous faisoit marcher en diligence, j'alay heurter par hazard contre un caillou qui me fendit la corne du pié; ce qui me fit boiter assez long-tems; mais lors que je vis qu'on deliberoit de me traiter comme on avoit fait mon camarade, je vainquis ma douleur, & fis le reste du chemin, comme si je n'eusse point eu de mal. On ala requerir la nuit même, ce qu'on avoit caché dans le bois; mais on ne mena que le cheval, & l'on me laissa au logis, à cause de ma blessure. Comme on fut party, je disois en moy-

même, Qu'âtiens-tu icy davantage, à servir de pâture aux corbeaux? Ne vois-tu pas comme on a traité ton compagnon, & qu'on t'en a voulu faire autant par le chemin? Pren une bonne resolution; Voilà la Lune qui luit, il u'y a qu'une vieille au logis, tu n'es point lié. Dans cette pensée, je cours droit à la porte, & la vieille après moy pour m'arrêter; mais voyant qu'elle n'estoit pas assez forte, & que je l'entraînois, quoy qu'elle me retint par la queue, elle apelle à son secours la Pucelle; qui prenant son tems, monte sur moy & me pique, priant les Dieux de favoriser sa retraite, & prométant tout bas de me donner la liberté, si je la pouvois tirer hors de peril. Poussé de cette esperance & de la gloire d'un si beau dessein, j'alois comme un genêt d'Espagne, & non pas comme un baudet estropié, lors qu'en un tournant nous rencontrâmes les voleurs qui nous arrêterent tout court, & demanderent à la Belle, en riant, où elle aloit ainsi la nuit, & si elle n'avoit point peur des esprits. On nous ramene donc au logis, mais comme je n'estois plus piqué des aiguillons de la liberté & de la gloire, je ne me pouvois presque soutenir sur ma mauvaise jambe; ce qui faisoit crever de rire nos voleurs. Comment, disoient-ils, maître baudet, lors qu'il est question de fuir, vousalez vite comme le vent, & quand il faut retourner à la maison, vous ne sçauriez faire un pas? Nous vous apprendrons bien tantôt vôtre leçon, & en disant cela, ils commencent à charger sur moy, tant qu'ils me font une blessure à la cuisse. En arrivant ils trouverent la vieille qui s'estoit penduë de desespoir, & la roulerent en bas des rochers, en admirant sa fidelité. En-suite, ils lierent la Pucelle pour empêcher qu'elle ne se sauvât une seconde fois; & s'estans mis à table delibererent en beuvant, quel suplice ils luy feroient souffrir & à moy aussi, pour punition de nôtre crime. Là dessus, l'un dit qu'il la falloit enfermer toute vive dans mon ventre, après m'avoir arraché les entrailles, & nous exposer ainsi
sur

sur la pointe d'un rocher, pour servir de pâture aux oiseaux, & la faire mourir de faim & de puanteur. Comme chacun aprouvoit l'extravagance de ce supplice, & qu'on se preparoit à l'execution, le Ciel qui n'avoit pas resolu de nous perdre, amene dans cet intervalle le Prevôt avec ses Archers, conduits par le fiancé de la Pucelle, qui se faisoient en un instant de tous les voleurs, & les menent au Gouverneur de la Province. Pour le fiancé, il charge sa maîtresse sur mon dos, pour la ramener à son Pere; & par tout où nous alions on nous jetoit des fleurs en passant, & l'on accouroit au devant de nous avec des acclamations & cris d'alegresse. Lors que nous fumes arrivez, elle eut grand soin de me faire bien traiter, comme le fidelle compagnon de sa bonne & de sa mauvaise fortune, & celui qui avoit contribué tout ce qu'il avoit pû à sa delivrance. Mais je ne pouvois manger de ce qu'on me donnoit; & enviois la condition des chiens que je voyois faire bonne chere à la Cuisine, maudissant en mon cœur le Destin, qui ne m'avoit plutôt fait levrier que baudet. Quelques jours après les nôces, cete Dame pour s'aquiter de sa promesse, me fit donner la liberte, & me lâcher parmi les Cavales, qui estoit la plus belle recompense qu'on pût donner à un animal fait comme moy. Mais le Destin qui n'estoit pas encore las de me persecuter, voulut que la femme de celui à qui l'on m'avoit recommandé, me fit porter la farine & tourner la meule, au lieu de me laisser en liberte; & pour comble de mal-heur, les Chevaux jaloux de me voir parmi leurs Cavales, croyans que je n'estois pas là pour enfler des perles, estoient sans cesse après moy à me persecuter. Accablé donc de tous maux, & ne mangeant que du son, à cause qu'on me déroboit mon orge; au lieu d'un asne gras & refait, je devins une méchante haridelle. D'ailleurs, on m'envoyoit querir du bois sur une montagne droite & pierreuse, sous la conduite d'un petit coquin, qui me chargeoit comme un Elefant, à Beroée, qui est une des meilleures

villes de la Macedoine, où dès le lendemain on nous mena vendre au marché ; mais personne ne vouloit de moy, s'il ne se fût présenté un de ces vieux Prêtres de la Déesse de Syrie, qui m'acheta trente dragmes. * Lors que nous fûmes arrivez chez luy, il dit à ses compagnons Eunuques, qu'il apelloit les Pucelles, qu'il leur avoit amené un beau mignon pour les divertir, ce qui les rendit tous joyeux ; mais lors qu'ils m'eurent veu, ils commencerent à le maudire, & à luy reprocher que c'estoit pour s'en divertir luy-même, & luy souhaiterent une heureuse lignée de nôtre mariage. Dès le lendemain ils chargerent sur mon dos leur Déesse pour aler par pays ; & lors que nous fûmes arrivez au premier vilage, l'un d'eux se mit à joier de la flûte, au son de laquelle les autres commencerent à dancer & branler la tête, tout furieux, jétans leurs chapeaux, † & se tirans du sang des coudes & de la langue, tant que la terre en fut toute rouge en un instant. Cela ne me plaisoit pas trop, de peur qu'il ne leur prît envie de m'en faire autant, & de dire que la Déesse vouloit de mon sang en sacrifice. Cependant, par ce bâtelage ils amassèrent quantité d'argent ; car on leur donnoit jusqu'à de l'orge pour moy, & le reste de leurs petites necessitez. Mais comme nous fûmes dans un autre vilage, ils prirent un grand garçon fort & robuste, pour leur servir d'étalon ; ce qui me toucha tellement, que je ne puis m'empêcher de crier, en voyant leur infamie, *O Jupiter*, sans songer que j'avois perdu la parole. Quelques paisans qui avoient perdu un baudet, accoururent au cry, pensans que ce fût le leur, & en entrant découvrirent tout le mystere ; de sorte que le bruit en courut aussi-tôt par tout, ce qui les obligea à déloger la nuict sans trompète. Comme ils furent hors du vilage, ils me pendirent à un arbre, & me foüetterent dos & ventre, pour avoir revelé leur honte, jusques-là que transportez de fureur, ils me voulurent égorger ; mais la Déesse jeta des regards si furieux, que cela les arrêta. Ils la chargerent donc tout de

* 7. livres
dix sols.

† Mitres.

nou-

nouveau sur mon dos, & continuerent leur chemin, tant qu'ils arriverent sur le soir en la maison d'un Gentil-homme qui les receut fort bien, & luy fit des sacrifices; mais j'y fus en grand danger. Car par malheur un de ses amis luy ayant envoyé un cuissoit d'asne sauvage, les chiens le mangerent à la Cuisine; si bien que le Curfinier se vouloit pendre de desespoir, craignant la colere de son maître; lors que sa femme luy conseilla de m'égorger, & de metre une de mes cuisses en la place, parce que j'estois gras & refait. J'estois donc mort, si je n'eusse entendu moy-même la trahison, & courus à l'étourdie en la chambre du maître, où je renversay d'abord la table & les flambeaux. Mais je faillis à trouver ma perte, où je cherchois mon salut; car tout le monde se voulut jeter sur moy, comme sur un furieux; & on m'aloit metre en pieces, si de frayeur je ne me fusse sauvé en l'appartement de mes Prêtres, où ils m'enfermerent pour me tirer de ce danger. Nous partîmes donc le lendemain de grand matin, & arrivâmes en un gros bourg, où ils dirent que la Déesse vouloit coucher dans le Temple; de sorte que les habitans credules la vindrent prendre aussi-tôt avec grande reverence, & la placerent près la Patronne du lieu. Pour nous, on nous mit dans une méchante maison, où nous demeurâmes assez long-temps; & au départ nous emportâmes avec nôtre Déesse, une coupe d'or du Temple; mais les habitans l'ayans découvert, coururent après nous; & la trouvant dans nôtre équipage, ils mirent les Prêtres en prison, & me vendirent à un Mûnier, qui chargea aussi-tôt sur moy dix boisseaux de blé, & me mena chez luy par un sentier rude & épineux. En arrivant, je vis quantité d'animaux de ma sorte, à qui l'on faisoit tourner la mûle, ce qui me fut de mauvais presage; comme en effet, on me mit à l'atelier dès le lendemain, après m'avoir bouché les yeux, & parce que je feignois d'estre tout neuf à ce métier, on commença à m'instruire à coups de bâton. Cela me fit tourner

* On,
soiet.

comme une giroüete, ayant déjà appris plusieurs fois à mes dépens, qu'il ne faut point se laisser contraindre à faire son devoir. Comme mon Maître vit que je diminuois à veüe d'œil, & que je ne pouvois porter un si grand travail, il me vendit à un Jardinier, qui se seruoit de moy à porter des herbes au marché. La condition estoit assez douce; car tandis qu'il travailloit au jardin, je demourois tout le jour à ne rien faire; mais je ne mangeois aussi que quelques méchantes laitües pourries qui m'engendroient des cruditez, outre quel Hyver aprochoit, & qu'il n'avoit pas de quoy se nourrir, ni moy aussi. Sur ces entrefaïtes il passa un soldat Romain, qui luy demande quelque chose en sa langue, & comme il vit qu'il ne luy répondoit rien, il luy donna un coup de bâton, * sans considerer qu'il ne l'avoit pas fait par mépris; mais parce qu'il n'avoit pas entendu ce qu'il disoit, à cause de la difference du langage. Cependant, le Jardinier irrité se jete sur luy, & le renverse; & comme l'autre crioit qu'il le tueroit, il le batit de telle sorte, après luy avoir ôté son épée, qu'il fut contraint pour se sauver, de contrefaire le mort. Le Jardinier le laisse donc là, & chargeant son épée sur mes paniers, me chasse vers la ville. Le soldat de retour en avertit ses camarades; qui nous font chercher par tout, & ayans decouvert où nous estions, y menent le Magistrat. Mon maître estoit caché dans un coffre, & moy dans un grenier, où l'on m'avoit enlevé par une poulie, comme en lieu où l'on ne me viendroit jamais chercher. Mais par une maudite curiosité, cause de mon premier malheur, comme j'entendis du bruit en bas, je mis la tête à la fenestre, pour voir ce qui se passoit; ce que les soldats ayans aperceu ils me monterent, en riant, au Juge, qui entrant là dessus, chercha tant mon maître qu'il le trouva, & le fit mettre en prison. Pour moy, on me livra aux soldats, qui me vendirent deux écus au Cuisinier d'un Seigneur de Theffalonique, qui avoit son frere Sommelier au même logis. Ils me placerent en un petit coin de leur

leur ap
eux le
estoiert
je con
ravy d
aperce
rité de
mais c
rent à
comp
voyan
laissoi
çon;
de la
ment
en-su
venir
neral
acou
grace
la ch
dure
vir
Quo
croy
pour
re re
& co
qu'u
le m
beus
vé u
nier
ne à
pas f
Je m
& n
on v
piez

leur appartement; mais comme ils resserroient pour eux le reste des viandes, je pris mon tems qu'ils estoient alez au bain; & entrant dans leur chambre, je commençay à faire bonne chere de ce qu'il y avoit, ravy de trouver de la viande à mon appetit. Ils ne s'en aperceurent point la premiere fois, à cause de la quantité de mets, outre que je m'estois un peu épargné; mais comme j'y retournois souvent, ils commencerent à se regarder l'un l'autre de mauvais œil, & compterent tout depuis en le resserrant. A la fin voyans que je ne mangeois point d'orge, & que je ne laissois pas d'engraisser, ils entrerent en quelque soupçon; & m'ayans épié, découvrirent tout par la fente de la porte. Ils furent si étonnés du commencement, qu'ils demeurèrent comme immobiles; mais ensuite ils alerent apeller le reste des gens pour en venir rire avec eux. A cet aspect il se fit une huée generale, dont le Seigneur ayant entendu le bruit, il y acourut luy même; & me voyant manger de bonne grace d'un morceau de sanglier, il ouvrit la porte de la chambre, dont je fus tout surpris; mais pour faire durer le spectacle, il me fit mener dans la sale, & servir magnifiquement tant de chair que de poisson. Quoy que j'eusse déjà beaucoup mangé, néanmoins croyant qu'il y aloit de mon honneur, & que cela pourroit contribuër à ma liberté, & servir à me faire reconoître, je me mis à table fort proprement, & commençay à goûter de tout; & comme quelqu'un se fut écrié, qu'il me falloit apporter du vin, le maître commanda qu'on m'en donnât, & j'en beus un grand trait. Alors, tout ravy d'avoir trouvé un si grand tresor, il m'achete de son Cuisinier, le double de ce que je luy coûtois, & me donne à un afranchy pour m'instruire; ce qui ne luy fut pas fort difficile, parce que j'en sçavois plus que luy. Je me couchois donc quand il vouloit sur un liest*, * Liest de table. & m'apuyois sur le coude, comme on fait quand on veut manger. Je lutois avec luy, dançois sur les piez de derriere, & faisois mille autres gentilleses,

donnant à conoître par un branlement de tête, que j'entendois tout ce qu'on me disoit. Le bruit court par tout de cette merveille. On m'admire comme un prodige, ne sçachant pas que dans cet asne il y avoit un homme enfermé; Et comme le tems approchoit que mon Maître devoit donner un spectacle de Gladiateurs à Thessalonique, il me mena avec luy, & je le portay sur mon dos une partie du chemin. Lors que nous fûmes arrivez, le peuple accourut pour me voir; car la renommée estoit déjà répandue par tout, & il me fit mettre au bout de la table, où je faisois mille singeries, pendant qu'il dînoit, On ne laissoit pas de me montrer en particulier, de quoy l'Affranchy tiroit beaucoup d'argent, & comme tous ceux qui me venoient voir, m'apportoient quelque chose, je devins en fort bon point. D'ailleurs j'estois beau & poly, orné d'une belle houffe de velours, avec de petites clochetes d'argent, & le mors de même; de sorte qu'une Dame devint amoureuse de moy, & acheta à grand prix une de mes nuits de l'Affranchy. Au retour du souper nous la trouvâmes qui avoit fait dresser un lit par terre pour elle & pour moy, au lieu où j'avois acoustumé de coucher, avec de beaux tapis & force quarraux, pour estre plus molement & plus delicieusement. Au milieu de la chambre estoit une lampe d'argent, à la lueur de laquelle elle se frôta & moy aussi d'une huile tres-precieuse; puis m'embrassant me traîna par le cou sur le liêt, avec des parôles & des careffes, comme si j'eusse esté son galant. Je ne me fis pas beaucoup prier, parce qu'elle estoit belle, & que je me portois fort bien; mais comme je n'avois point careffé de femmes depuis ma metamorphose, je craignois de la tuër, & qu'on ne me punît après comme un homicide. A la fin enhardy, par l'exemple de Pasifacé, qui avoit bien aimé un Taureau, je me mis en devoir de la satisfaire, & trouvay que c'estoit à grand tort que j'avois eu cette frayeur. Le jour venu, elle se leva à regret, & sortit avec ses gens qui

l'atand-

l'atandoient dans une antichambre, après avoir obtenu une seconde nuit pour le même prix. Mais mon maître averty par son Afranchy, nous vint regarder à travers la porte; & étonné de cette merveille, résolut de donner ce plaisir au peuple, & de me faire coucher publiquement avec une esclave de celles qui sont condamnées à la mort. Sur la fin * donc des jeux, on me mit dans un liêt, dont le bois estoit garny d'or & d'écaïlle de tortuë; & l'esclave auprès de moy; & en cet estat on nous traîna avec une machine au milieu de l'amphitéatre, au grand étonnement de tout le peuple. Il y avoit là une table couverte de toutes sortes de mets, & servie par de beaux garçons, qui nous donnoient à boire dans des coupes d'or; mais outre la honte que j'avois de coucher avec une femme devant tout le monde, je n'estois pas trop en secreté, craignant que quelque beste farouche ne me vint devorer. † Dans cette apprehension il vint à passer un homme qui portoit des roses, ce que je n'eus pas plutôt aperceu, que je courus en manger, & repris ma premiere forme. Jamais spectateurs ne demeurèrent plus étonnez que ceux-là, & les uns vouloient qu'on me brulât comme un Magicien, les autres qu'on aprît de moy auparavant les raisons de cette merveille, lors que je m'apochay du Gouverneur de la Province qui estoit present; & luy ayant fait le recit de mon histoire, j'offris de tenir prison jusqu'à ce que j'eusse justifié tout ce que je luy avois dit. Mais ayant appris mon nom & celuy de mon pays, * il me sauta au col tout transporté; & dit qu'il me cõnoissoit fort bien, & que mon pere estoit son intime amy, de sorte qu'il m'emmena avec luy. Au bruit de cet accident, mon frere arrive avec de l'argent pour me racheter; mais le Gouverneur me declare libre en pleine assemblée. Alors je creus qu'il estoit de mon devoir d'aler remercier cette Dame, qui avoit témoigné tant de bonne volonté pour moy pendant ma metamorphosé, m'imaginant que sa passion redoubleroit lors qu'elle me verroit homme. Mais il arriva tout

* Ou, enfin
le jour des
jeux estant
arrivé.

† C'est qu'il
y avoit des
voûtes au-
tour de
l'amphitéa-
tre, où elles
estoit
renfer-
mées.

* Lucius,
Patras
ville d'A-
chaie.

le

le contraire ; car je recônus de la froideur dans son entretien , que je ne sceus à quoy attribuer , si ce n'estoit à quelque avantage que j'avois perdu. Comme je luy en demandois la cause , elle me dit de fort bonne grace , qu'elle voyoit bien que son amour n'avoit esté qu'un effet de la curiosité . parce qu'elle n'avoit plus la même passion pour moy , maintenant que j'estois homme. Je retournay donc au logis tout honteux , & contay mon aventure à mon frere , qui m'en fit longtemps la guerre. De là nous nous embarquâmes par un bon vent , & ne fûmes pas plutôt arrivez au pays , que j'alay rendre graces aux Dieux , d'avoir échapé de si grands dangers , & d'estre arrivé au port après tant d'orages.

JUPITER CONFONDU.

DIALOGUE

DE JUPITER ET D'UN CYNIQUE.

L'Auteur soutient en ce Dialogue, que le culte des Dieux est inutile , parce qu'ils ne scauroient changer l'ordre des Parques , qui est ce qu'on nomme le Destin. Mais quoyque cette doctrine soit impie, elle n'a aucune force contre les Chrestiens , qui n'attachent pas Dieu au Destin, mais le Destin à Dieu, & croyent que ce n'est autre chose que le decret de sa Providence.

LE CYNIQUE. Jupiter, je ne desire ni les grandeurs ni les richesses, que les hommes te demandent avec tant de vœux & de larmes, & que tu as tant de peine à leur acorder ; Mais, comme Philosofe, je cherche la verité ; & voudrois bien sçavoir s'il est vray ce que disent Hesiodé & Homere, que les ordres du Destin sont inviolables ?

JUPI.